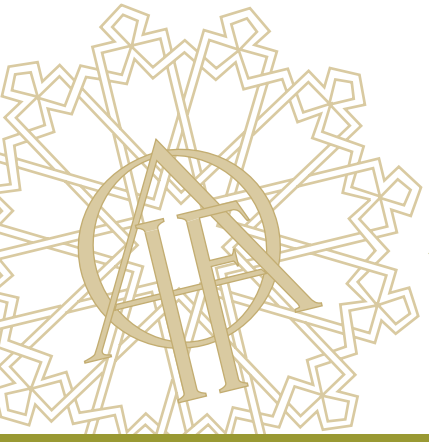
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 7 (1967), p. 97-119

Charles Vial

Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	
9782724711288	*Karnak-Nord XI*	Colin Hope
9782724711622	*BIFAO 126*	
9782724711059	*Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines*	Chloé Ragazzoli

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LE ROMAN ÉGYPTIEN
DEPUIS
LA SECONDE GUERRE MONDIALE[1]

PAR

CHARLES VIAL

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les vitrines des librairies et les étalages des kiosques du Caire pour se rendre compte que les romans y figurent en bonne place. Les plus célèbres sont portés au cinéma ou à la télévision, parfois assez vite après leur parution et les différents périodiques suivent de près l'actualité de cette forme littéraire. La Faculté des Lettres elle-même s'intéresse aux œuvres les plus récentes des romanciers égyptiens dont le style et les idées sont étudiés — soit *ex cathedra* soit au cours de discussions parfois animées entre professeurs et élèves.

Cet intérêt vaut d'être souligné car il nous permet de mesurer le chemin parcouru depuis une cinquantaine d'années. C'est en 1914 que paraît *Zaynab*. Après un flot d'histoires sentimentales ou policières traduites ou adaptées du français et de l'anglais, l'Egypte apparaissait pour la première fois dans un roman sérieux. L'œuvre eut un grand retentissement. Pourtant Muḥammad Ḥusayn Haykal l'avait publiée sous un pseudonyme et il devait attendre quinze ans pour en donner une seconde édition signée de son nom !

Les écrivains qui prétendaient «apporter [ainsi] du nouveau en littérature égyptienne moderne» se heurtaient à l'apathie des lecteurs et à l'indifférence de la presse [2]. Ces conditions avaient de quoi décourager les plus opiniâtres : un ʿĪsā ʿUbayd, un Maḥmūd Ṭāhir Lāšīn [3], abandonnent, jeunes encore, la carrière de romancier.

Dès lors on ne s'étonne pas de constater le petit nombre de romans parus jusqu'à la deuxième guerre mondiale [4]. De même on comprend qu'ils soient l'œuvre

[1] Nous ne parlerons ici ni de la nouvelle ni du roman historique.

[2] Voir l'introduction de *Ṯurayya* de ʿĪsā ʿUbayd.

[3] Qui écrivit un seul roman *Eve sans Adam*.

[4] Une dizaine d'après l'index donné par M. ʿAbd al-Muḥsin Ṭāha Badr à la fin de son «*Evolution du roman égyptien*» (1880-1938) que nous avons utilisé pour rédiger cette introduction. Cf. notre compte-rendu in *MIDEO*, 1966.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'écrivains connus par ailleurs, dont le roman ne constituait qu'une partie de leur activité — ainsi al-Māzinī et al-ʿAqqād, MM. Ṭāha Ḥusayn et Tawfīq al-Ḥakīm.

La forte personnalité des auteurs s'imposant à un genre auquel ils ne se consacrent pas, on verra celui-ci tendre le plus souvent vers l'autobiographie.

Quand le narrateur sait faire revivre son expérience personnelle, le récit constitue un véritable chef-d'œuvre : *Les jours* de M. Ṭāha Ḥusayn (1929), *Le journal d'un Substitut de campagne* de M. Tawfīq al-Ḥakīm (1937). Mais il suffit que la sensibilité maladive du romancier (Ibrāhīm al-Māzinī dans *Ibrāhīm l'écrivain,* 1931) ou son goût de l'abstraction (al-ʿAqqād dans *Sārah,* 1938) se manifestent de façon abusive pour que l'œuvre devienne ennuyeuse ou factice.

L'artifice apparaît également quand le roman est destiné à exprimer un symbole. Ainsi dans *L'âme retrouvée* de M. Tawfīq al-Ḥakīm (1934) il s'agit de montrer la solidarité, l'esprit communautaire des Egyptiens qui devient sentiment national dans la lutte clandestine (révolution de 1919). Le livre a remporté un succès durable [1] mais on ne peut le tenir pour un roman réussi, dans la mesure où le passage du plan concret — qui nous vaut les pages les plus amusantes — au niveau du symbole — qui appelle un dénouement inattendu — s'effectue malaisément.

La plus grande partie de ces œuvres, qui illustrent les débuts du roman en Egypte, sont déroutantes. Leur originalité vient de ce que leurs auteurs n'étaient pas uniquement, ni même surtout romanciers, mais plutôt des penseurs ou des artistes [2], soucieux d'exprimer leurs idées philosophiques ou esthétiques. Leur qualité unanimement reconnue de maîtres à penser de l'Egypte moderne leur permettait à la fois d'imposer au public une forme littéraire nouvelle et de considérer cet art auquel ils s'adonnaient épisodiquement comme un champ d'expérience où ils pouvaient évoluer à leur guise. Pourtant, même si leurs successeurs remettent bien des choses en question, ils ne laissent pas de les considérer avec respect et ils tirent un enseignement de leurs tentatives [3]. D'ailleurs certains de ces « Anciens» ont publié des romans depuis la guerre et il convient d'examiner d'abord leur contribution.

[1] Après avoir subi quelques coupures il a été porté à la scène au Caire en novembre 1965.

[2] M. Tawfīq al-Ḥakīm a écrit quelques romans autobiographiques mais il est surtout un auteur de théâtre.

[3] Ces dernières années ont été réédités les romans d'al-Māzinī et de ʿUbayd.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

Haykal semblait destiné à n'avoir écrit qu'un seul roman quand, quelques mois avant sa mort (1955) il publia *Elle est comme ça!* On est évidemment tenté d'établir un parallèle entre ces deux ouvrages que quarante ans séparent. Celui-ci pourrait s'intituler : La revanche de Zaynab. En effet, quel contraste entre les deux héroïnes ! D'un côté une petite paysanne belle mais humble, illettrée, soumise à son destin, victime toute désignée des traditions de son milieu qui l'empêchent d'aimer et même de vivre. De l'autre, une bourgeoise coquette et pleine d'assurance qui raconte tout uniment comment elle a su vivre à sa guise, se marier au bon moment, limiter le nombre de ses enfants, subjuguer son entourage, sans se soucier que son confort et ses lubies rendent les autres malheureux. Elle se fait répudier parce que son mari l'ennuie, se remarie sans amour — et, après une nouvelle existence de rêve, elle ressent le besoin de se rapprocher de Dieu et part en pèlerinage. Devenue veuve elle s'apprête à finir sa vie soit auprès du tombeau du Prophète soit au milieu de ses enfants et petits-enfants. On se demande ce que l'auteur a voulu exprimer. Nous présente-t-il la femme-tyran comme *Zaynab* avait montré la femme-esclave? S'il pensait traduire une évolution de la société, comme il l'indique dans sa préface, il a fait évoluer son héroïne dans un milieu bourgeois et mondain trop restreint pour qu'il puisse constituer un terme de comparaison valable. En revanche l'intérêt psychologique de ces confessions est évident. Faites sur un ton cynique, elles campent un saisissant portrait de femme à la tête si froide et au cœur si sec qu'on s'étonne qu'elle aime ses enfants et qu'elle retrouve, en allant à La Mekke, la foi de ses jeunes années. Pourtant ce roman n'eut pas un grand retentissement. Est-ce parce que l'on a jugé cette «nature» invraisemblable? [1]. Est-ce parce qu'une si parfaite bonne conscience, étalée de la première à la dernière ligne et connaissant l'apothéose d'un « pèlerinage béni si Dieu veut» avait quelque chose d'exaspérant, voire de scandaleux? Peut-être a-t-on seulement trouvé cette introspection trop cérébrale, comme détachée du monde et des autres êtres.

Ce reproche ne saurait être fait à *L'arbre de misère* (1954), le dernier roman de M. Ṭāha Ḥusayn (né en 1889). En effet les éléments concrets n'y manquent pas.

[1] Plusieurs écrivains : MM. Yaḥyā Ḥaqqī, Ṭarwat Abāẓa, Maḥmūd Taymūr, nous ont assuré que cette femme avait existé.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Certaines caractéristiques de la vie égyptienne de naguère, soulignées au passage, permettent non seulement de situer l'action, mais lui fournissent également ses ressorts essentiels (toute-puissance des confréries mystiques tant en ville qu'à la campagne, pratique de la polygamie après la mort d'une première épouse). D'autre part l'évolution sociale apparaît soit dans les institutions (on pense au Zola du *Bonheur des Dames* en assistant au désarroi des commerçants traditionnels devant la concurrence des magasins modernes) soit dans la promotion des individus appartenant à la classe moyenne grâce à l'enseignement. Car deux générations sont nécessaires pour que « l'arbre de misère» pousse et porte ses fruits funestes. Ainsi ce qui pourrait être l'histoire banale d'une fille qui ne trouve pas à se marier parce qu'elle est très laide devient une sorte de drame des Atrides. La pauvre Ğilinnār expie la faute de ce *Šayḫ ṣūfī* — obéi comme un oracle — qui avait décidé l'union d'où elle est issue. En apprenant cette décision la mère du jeune homme, nouvelle Cassandre, n'avait pu que prophétiser, s'adressant à son mari : « Si ce mariage se fait tu auras planté l'arbre de misère dans ta demeure !» Ce roman étrange, né d'une réalité bien déterminée, obéissant aux caprices d'un Destin habile à utiliser les instincts humains, rend un son tout à fait original. L'auteur y a exploité les ressources bien connues de son style : exposition lente, richesse — on pourrait même dire magie — verbale qui a pour effet de laisser planer une angoisse, un mystère, comme si un sacrifice se préparait.

M. Maḥmūd Taymūr (né en 1894) est venu tard au roman. Connu comme un des premiers et des plus grands nouvellistes arabes, il ne s'attaque à des œuvres de plus longue haleine que depuis la guerre (*L'appel de l'inconnu* est de 1940). Des six romans qu'il a écrits [1], *Au revoir, Amour!* (1959) attire l'attention par l'actualité de son sujet. L'héroïne — qui est aussi la narratrice — appartient à une grande famille du Caire dont la fortune a disparu à la suite de mauvaises affaires. La jeune fille se rend vite compte que, depuis la Révolution, son nom ne signifie plus rien. Si sa mère, veuve, vit dans la nostalgie du « bon temps», elle, veut vivre avec son temps. Elle est intelligente et résolue. Après bien des déboires — qui prouvent combien il est difficile pour une femme de trouver un emploi dans un pays où, jusque là, le travail était réservé aux hommes — elle devient une brillante journaliste. Elle s'efforce également de voir clair dans son cœur et le livre se termine quand elle avoue sa flamme à l'ami d'enfance qui n'avait pas osé se déclarer le premier.

[1] En dehors des deux indiqués : *Salwä aux quatre vents,* 1943 ; *Cléopâtre au Ḫān al-Ḫalīlī,* 1944 ; *Šamrūḫ,* 1958 ; *Les lampes camouflées,* 1960.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Bien que l'auteur — membre de l'Académie de Langue Arabe du Caire — fasse parfois preuve d'un purisme excessif, il sait conduire ses dialogues avec vivacité et sa peinture de caractères de la bourgeoisie finissante est réussie (la mère imbue de son rang, la tante romanesque si habile à conseiller une adolescente qui ne veut en faire qu'à sa tête). Comme son héroïne M. Maḥmūd Taymūr veut vivre avec son temps et il met en évidence les deux phénomènes les plus importants de l'Egypte actuelle selon lui : la naissance de l'esprit d'entreprise chez les jeunes hommes issus du peuple, et l'entrée des femmes dans la vie active.

Les grands écrivains de cette génération ont eu un rôle très important dans l'implantation du roman en Egypte. D'abord leur prestige lui a valu un public et, comme ils avaient conscience de leurs responsabilités, ils lui ont assigné un haut niveau culturel. Ils ont administré la preuve qu'il n'était pas seulement destiné à satisfaire les goûts primaires d'une clientèle de « demi-illettrés» [1]. En outre ils ont été, chacun selon son tempérament et sa conception de l'art, les témoins de leur temps. Et ce n'est pas un hasard si, dans la majorité des cas, ils ont conclu à l'importance de la personnalité de la femme et s'ils se sont attachés à décrire les variations de son poids social ou de sa représentation littéraire. Avec *Zaynab* l'Egypte s'exprime dans un roman qui porte un nom de femme. Depuis, cet être humilié, que Qāsim Amīn voulait affranchir pour qu'elle participât à la modernisation de son pays, n'a cessé d'être le personnage-clé des romans. Reflet de l'homme et ne vivant que par lui pour al-ʿAqqād, être changeant et incompréhensible selon al-Māzinī, victime expiatoire du Destin chez M. Ṭāha Ḥusayn, elle devient un être volontaire avec M. Maḥmūd Taymūr et un Haykal la juge même capable de pousser son ambition au-delà des frontières du bien et du mal.

D'où vient pourtant que ces romans nous semblent ne pas mordre avec assez de force dans le réel, y puisant quelques matériaux qu'ils présentent ensuite, savamment agencés, de sorte qu'on reconnaît l'art de l'architecte mais non toute la richesse de la matière qu'il a utilisée?

On pourrait être tenté d'incriminer la langue. Elle est classique — tant pour le récit que pour les dialogues — dans les trois livres dont nous venons de parler, ce qui implique, bien sûr, une certaine « distanciation» par rapport à la vie. Et, d'ailleurs, le pittoresque et la vie du *Journal d'un Substitut de campagne* ou de *L'âme retrouvée*

[1] Expression chère à M. Ṭāha Ḥusayn.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ne sont-ils pas dus surtout à l'utilisation de la langue populaire pour noter les conversations de tous les jours? On remarquera également que certains romanciers de la génération suivante ont opté délibérément pour ce mode d'expression qui leur paraît plus vrai et plus fort.

Mais il faut s'empresser de dire qu'il existe actuellement des partisans du choix inverse qui prétendent, à juste titre, être aussi vivants et aussi égyptiens sans recourir au dialecte. La question est donc complexe. Nous n'en débattrons pas ici. Il suffit d'admettre que la réponse qui y est faite ne permet pas de distinguer les bons et les mauvais romans ou les anciens et les nouveaux auteurs.

Il semble plutôt que ce soit la conception même de l'œuvre — et pas seulement la langue — qui nous apparaisse comme étant classique dans les premiers romans. La nature, la vie, les sentiments y sont l'objet d'un choix, d'une canalisation, d'une mise en œuvre esthétique qui concourent à leur donner cet aspect stylisé et un peu froid [1].

Le roman égyptien est entré lui aussi dans l'ère de la spécialisation. Maintenant seulement nous sommes en droit de parler de « romanciers». Ils sont si nombreux, et souvent si féconds, qu'il serait malaisé et fastidieux de les citer tous. Il n'est pas facile non plus de les grouper en « écoles» car on chercherait en vain un « manifeste» ou un chef de file pendant la période que nous considérons. Si — on l'a vu — le roman n'a pas été adopté facilement par l'Egypte, son épanouissement actuel est d'une telle soudaineté et d'une telle exubérance qu'il peut sembler hasardeux d'y déceler des tendances nettement marquées et — plus encore — de prétendre que l'une d'entre elles a prévalu à tel ou tel moment. Le désir d'y voir clair nous pousse, malgré tout, à essayer de distinguer trois courants principaux : romantisme, réalisme, symbolisme, sans perdre de vue cependant que c'est le caractère de l'œuvre qui doit être déterminant, non l'étiquette communément attribuée au romancier.

*
* *

De ces trois courants, le romantisme est le plus ancien et le plus solidement implanté en Egypte. M. Ghali Šukrī [2] remarque très justement qu'il est à la fois importé et

[1] *Zaynab* constitue une exception. Nous en reparlerons plus loin.

[2] Critique littéraire, journaliste à *al-Ahrām*. Il collabore à des revues en Egypte (*al-Qiṣṣa, al-Ṭalīʿa*) et hors d'Egypte (*Hiwār* au Liban) et a réuni un certain nombre de ses articles en volumes (par ex. *La crise de la sexualité dans la littérature arabe moderne*). Il est l'auteur d'une étude sur N. Maḥfūẓ.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

authentique : « Il n'est pas notre enfant légitime mais un fils adoptif ... *Zaynab,* les adaptations de Manfalūṭī, les traductions parues dans la revue *al-Ǧāmiʿa* au début du siècle et celles que des précurseurs ont données de certains poètes anglais constituent tout notre patrimoine romantique ... Mais notre romantisme est cependant authentique, il a trouvé un écho dans nos âmes, il a été une réponse spontanée à cette étape de notre civilisation» [1]. En effet rien n'est plus égyptien que telle œuvre de Bernardin de St. Pierre ou Coppé « réécrite» dans un style musical et pathétique par Manfalūṭī. Et comment établir dans le roman de Haykal la distinction entre la sensibilité propre de l'auteur ou son expérience personnelle et des échos de *La Nouvelle Héloïse* ou de *La Dame aux Camélias ?*

Il est en revanche plus facile à l'époque actuelle de reconnaître les traits du romantisme égyptien car celui-ci apparaît à l'état pur dans l'abondante production de trois auteurs qui se sont partagé les faveurs du grand public jusqu'à une époque récente. Si tous les trois sont des romanciers du sentiment, chacun d'eux a une manière particulière pour traiter l'intrigue amoureuse qui constitue l'essentiel de leurs romans.

M. Yūsuf al-Sibāʿī choisit des héroïnes au tempérament romanesque et les place dans des conditions qui ne peuvent que favoriser leur penchant à la rêverie. Celles de *Je m'en vais* (1950), de *Parmi les ruines* (1952) et de *Je donnerais ma vie pour toi, Layla* (1953) sont des orphelines qui vivent avec leur grand-père ou une mère adoptive en attendant le prince charmant. La première de ces histoires, malgré son caractère mélodramatique, conserve une certaine épaisseur du fait que la révolte de l'amour sincère contre les traditions égoïstes et aveugles correspond à une revendication morale — assez nébuleuse d'ailleurs — et se double d'une certaine critique sociale : mariée contre son gré à un fils de pacha qui la trompe, ʿĀida se suicide en étreignant le cadavre de l'homme qu'elle aime sans lui avoir appartenu — un officier de condition modeste —. Dans les deux autres romans l'artifice est trop évident : le passé intervient à la rescousse pour résoudre un cas désespéré, ce qui nous vaut un roman double dans chaque cas, le second utilisant, de surcroît, les ressources de la psychanalyse.

Depuis 1954, M. Yūsuf al-Sibāʿī a choisi pour toile de fond de ses œuvres les événements historiques de l'Egypte d'après la Révolution, mais il n'a pas pour autant changé sa conception du roman. Ainsi, au lieu de nous restituer l'atmosphère du jour qui

[1] Article paru dans *al-Qiṣṣa,* revue hebdomadaire, dans le n° de février 1955, pp. 5758.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

vit la chute de l'ancien régime, *Mon cœur m'a été rendu* (1954) place l'Amour — toujours pur et idéalisé — dans un cadre rocambolesque et on a l'impression que la face de l'histoire a été changée uniquement pour permettre à deux êtres que tout séparait d'être réunis. On aurait attendu mieux d'un témoin actif de la Révolution [1]. De même la guerre de Palestine est évoquée de façon très conventionnelle dans *Le chemin du retour* (1956) dont le héros meurt en brave sur le champ de bataille après avoir songé un instant à profiter de la confusion des combats pour se débarrasser d'un rival, officier égyptien comme lui. *Une nuit qui a une fin* (1964) — dont l'action se situe au moment de l'affaire de Port-Saïd en 1956 — est le dernier roman de M. Yūsuf al-Sibāʿī.

M. Iḥsān ʿAbd al-Qūddus place lui aussi les problèmes sentimentaux au premier plan, mais il les résout de façon assez expéditive. Une jeune orpheline quasi séquestrée par sa tante et qui a soif d'émancipation (*Je suis libre,* 1954) suit des cours à l'Université et finit par vivre maritalement avec un camarade d'amphithéâtre. Une femme, mariée très jeune à un homme plus âgé qu'elle, joue les veuves joyeuses dès qu'elle en a la possibilité (*Qu'ai-je fait de ma vie,* 1961). Si ces deux romans — parmi beaucoup d'autres — partent de situations plausibles, il semble que la réalité y ait moins de part que l'imagination ou plutôt le désir d'exciter l'imagination des lecteurs — qui sont surtout des adolescents —. En effet ce sont les débordements sexuels en tous genres qui intéressent l'auteur, spécialiste incontesté de la littérature érotique en Egypte [2]. On doit à la vérité de dire que M. ʿAbd al-Qūddus, en écrivant *Il y a un homme chez nous* (1957) a prouvé qu'il était capable, lui aussi, de parler d'un héros chaste et, de surcroît, patriote convaincu jusqu'au sacrifice de sa personne.

Chez ces deux auteurs le romantisme apparaît surtout dans les thèmes, les ressorts de l'action, ou les caractères des personnages, mais leur style vise surtout à la rapidité, l'efficacité ; le passage de la langue écrite à la langue parlée (les dialogues sont nombreux) s'y fait naturellement. Avec M. ʿAbd al-Ḥalīm ʿAbd Allāh on a l'impression que l'écriture elle-même concourt à la création d'une atmosphère romantique. Sa phrase, très classique, l'apparente à al-Manfalūṭī dont il se rapproche

[1] M. Yūsuf al-Sibāʿī était officier à ce moment-là.

[2] *Je ne dors pas* (1960) a été l'occasion d'un scandale, certains y ayant vu un plagiat de *Bonjour tristesse* de F. Sagan. La question a été controversée (art. de M. F. Dawwara in *al-Qiṣṣa,* juin 1960).

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

également par la place qu'il fait à la morale. S'il recherche moins souvent les assonances que son prédécesseur, il aime les phrases longues, les mots précis — même s'ils sont un peu précieux — les tournures élaborées ; il abuse des métaphores et traite méticuleusement les « scènes à faire» au risque de nuire à l'harmonie de l'ensemble. En outre — et cela le distingue aussi des deux précédents — il essaie d'étudier les caractères en profondeur. Son analyse psychologique est souvent remarquable (la mère abusive et le complexe d'échec du fils dans *Soleil d'automne,* la jalousie maladive du héros du *Rameau d'olivier*) mais l'utilisation fréquente de réminiscences littéraires (rôle joué par un exemplaire d'*Anna Karénine* dans le dernier cité) donne un aspect artificiel à quelques-uns de ses développements. Plusieurs fois primé pour ses œuvres, M. ʿAbd al-Ḥalīm ʿAbd Allāh est le plus académique des romantiques égyptiens.

Il semble que les lecteurs égyptiens boudent de plus en plus ces écrivains qu'ils ont beaucoup aimés et qui ne conservent encore quelque crédit qu'en dehors de l'Egypte — en Afrique du Nord notamment — M. Y. Sibāʿī ne publie plus et se consacre aux responsabilités officielles dont il a été chargé [1] tandis que M. I. ʿAbd al-Qūddus se tourne plutôt vers le journalisme et compose des nouvelles. Seul M. ʿAbd al-Ḥalīm ʿAbd Allāh continue à jouir d'une certaine faveur du public [2]. Cela ne signifie pas que le romantisme soit mort. Des observateurs qualifiés [3] pensent au contraire qu'on assiste depuis cinq ou six ans à une résurgence de ce courant. Mais les manifestations en sont plus subtiles et il faudrait, pour les dégager et en évaluer l'importance, entreprendre un examen approfondi des œuvres qui nous mènerait beaucoup trop loin.

Contentons-nous donc de dresser le constat de faillite d'une certaine forme du romantisme égyptien. Née d'un généreux sentiment de révolte contre les tabous de la morale et de la société, toute cette littérature finit par n'avoir d'autre but que d'émouvoir. Des « recettes» éprouvées sont mises en œuvre par des écrivains dont le « métier» est la principale qualité : situations extraordinaires — vraies dans la mesure où une caricature exprime la réalité —, coups de théâtre, caractères complexés,

[1] Il est directeur du « Conseil Supérieur pour la protection des Arts et des Lettres» et Secrétaire de la « Conférence des trois continents».

[2] En dehors d'un certain nombre de recueils de nouvelles il a écrit récemment un roman « *Paradis immaculé*» (1964).

[3] Tel M. Luis ʿAwad, « *Etudes arabes et occidentales*», 1965.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

tout cet arsenal doit permettre d'en arriver à des effusions lyriques et à des dénouements poignants. Même si un ʿAbd al-Ḥalīm ʿAbd Allāh donne l'impression de manœuvrer autre chose que des fantoches, il contribue lui aussi, par son style imagé, à nous éloigner du réel.

*
* *

Ce réel avait déjà été habilement suggéré — nous l'avons vu — par certains auteurs avant la guerre. Mais c'est à une date plus récente, et, en gros, depuis la Révolution de 1952 qu'on le voit apparaître au premier plan des préoccupations de romanciers qui atteignent rapidement à la célébrité. Ils pensent que le roman doit présenter des êtres nettement individualisés, placés dans des situations vraies et agissant selon la logique de leur tempérament et de leur milieu. La condition essentielle pour mener à bien ce genre d'entreprise est d'avoir une connaissance approfondie de tous les éléments qui constituent la matière du roman, l'imagination et l'art n'intervenant que dans la mise en œuvre qui doit demeurer littéraire, c'est-à-dire aussi éloignée que possible du reportage ou du document photographique. Aussi les romans dont nous allons parler se caractérisent avant tout par la rigoureuse délimitation du sujet et du cadre dans lequel l'action évolue.

M. Nağīb Maḥfūẓ [1], originaire de la Gamāliyya, a choisi de situer sa *Trilogie* (1956-1957) [2] dans les quartiers populaires entourant la place al-Husayn où il a passé sa jeunesse. Il décrit l'histoire d'une famille entre les deux guerres mondiales, — période capitale qui a vu la véritable naissance de l'Egypte moderne — dont le chef est un épicier, élément de cette classe moyenne dont l'auteur lui-même est issu. Dans ce cadre, le talent du créateur peut se donner libre cours. Ses personnages, amoureusement décrits, finement analysés, nous restituent tout un monde de passions, d'ambitions, de déceptions. Ses dialogues, pleins de force et d'humour, sont vivants sans s'affranchir des règles de la *fuṣḥā*. La matière est dense mais l'écrivain

[1] Né le 11/12/1911, licencié en philosophie en 1934, écrit d'abord quelques nouvelles qu'il publie dans *al-Maǧalla al-ǧadida,* une série de romans historiques ayant pour cadre l'ancienne Egypte. Mais il ne connaît la célébrité qu'à partir de *Zuqāq al-Midaqq* (1947). Les trois romans dont nous parlons ici en ont fait le grand écrivain réaliste de l'Egypte et sont demeurés très prisés (6e éd.) même de ceux qui se félicitent de son changement d'orientation dont nous parlerons tout à l'heure.

[2] *Bayn al-Qaṣrayn* (1956), *Qaṣr al-Šawq* et *al-Sukkariyya* (1957) portent les noms de rues du Ḫān al-Ḫalīlī. Avant d'être publiés en volumes ces trois romans (1500 p.) avaient paru en feuilleton dans *al-Risāla al-Ǧadīda,* à partir de 1953.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

a su la modeler avec un sens aigu de la composition, sans paraître pourtant imposer sa propre volonté. Les événements tant domestiques que politiques, s'insèrent dans la trame serrée de cette fresque.

Au commencement était l'autorité inconditionnelle du père, non seulement maître après Dieu mais prenant même avec Lui des libertés dans le secret de ses orgies nocturnes. Cependant ce souverain absolu mesure, avant de mourir, la précarité de son pouvoir, en même temps qu'il assiste à l'écroulement de ses certitudes. Son fils aîné qui lui ressemblait trop sans avoir sa dignité, lui fait douter de l'efficacité de son éducation par sa conduite scandaleuse. Sa sagesse n'était-elle pas illusoire puisqu'il a failli causer le malheur de ses deux filles en s'obstinant à marier l'aînée d'abord? Son second fils, malgré son opposition, milite dans les rangs des nationalistes avant d'être tué au cours d'une manifestation : la politique en lui volant un martyr quand il croyait avoir seul droit de vie et de mort sur les siens, lui a administré la preuve que la nation, comme l'existence, a des exigences qui le dépassent. Après sa mort, son second fils ajoute encore à l'étendue de son échec. C'est un homme désabusé, un athée, un célibataire blasé. Son intelligence l'empêche de prendre parti et il a même du mal à accorder son nationalisme instinctif avec son scepticisme fondamental. Vers la fin du dernier roman il regarde depuis le rivage d'un œil d'envie ses jeunes neveux qui, eux, ont choisi : le communiste et le frère musulman sont en prison tandis que le sémillant wafdiste gravit avec une rapidité suspecte les degrés du pouvoir.

Par ses dimensions comme par sa réussite cette œuvre demeure unique dans la littérature égyptienne contemporaine. Cependant elle ne représente qu'un effort, parmi d'autres, pour faire l'inventaire de la réalité égyptienne. Le Caire n'est pas toute l'Egypte. M. Yaḥyā Ḥaqqī (né en 1905), nous rappelle quel était son état d'esprit alors qu'il s'apprêtait à gagner le poste administratif auquel il avait été nommé à Manfalūṭ [1]. Lui qui n'a jamais quitté Le Caire où il est né dans le quartier de Sayyida Zaynab — doit partir pour le Ṣaʿīd. C'est l'aventure ! L'inconnu ! Comme l'explorateur de ce monde étrange est un observateur attentif, un homme à l'âme sensible et un écrivain de talent, ses souvenirs nous valent des pages admirables, parmi les plus belles qui soient. Cependant ces « choses vues» ne prétendent pas constituer un roman. Au contraire, *La montagne* de Fatḥī Ġānim (1957) en est un. Le narrateur est fonctionnaire, lui aussi. Il est chargé en 1950 d'enquêter à Gournah

[1] *A Dieu vat* (1959) début.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

— en face de Louksor, de l'autre côté du Nil — sur les sabotages que subissent les constructions en cours du « village modèle». Lui aussi quitte Le Caire plein d'appréhensions, persuadé qu'il va tomber dans un repaire de brigands. Son ami, substitut du Procureur à Louksor ne le détrompe pas, au contraire. L'autre rive — celle de la nécropole thébaine — est un territoire qui ne dépend plus de son ressort, hors la loi : aucun touriste ou aucun Egyptien venant de la rive Est ne doit s'y trouver après la tombée de la nuit. Pas très rassuré, le jeune inspecteur franchit le Nil. Après une rencontre pittoresque avec l'architecte qui s'efforce d'édifier le village, il se livre à ces hommes étranges, les pilleurs de tombeaux groupés autour du *ʿUmdeh*, un extraordinaire bonhomme sans âge. Mieux que la vérité, son enquête lui permet de découvrir une humanité attachante. Ces hommes et leurs familles sont unis à la montagne presque physiquement : ils n'abandonneront pas les entrées des tombes pharaoniques où ils habitent parce qu'ils sont à l'orée d'un monde merveilleux : celui des bijoux, des statuettes, des monceaux d'or qui seront à eux s'ils creusent un peu plus chaque jour dans cette «montagne» magique. Et on leur proposerait de vivre dans des maisons que le génie de l'architecte imagine à la ressemblance de *qubbas* de cheikhs?! Tombeaux pour tombeaux ils préfèrent les leurs. Pour accentuer encore le fossé qui sépare du reste du monde cette humanité dure et soudée à ses rêves de pierre et d'or, l'auteur les place face à face avec une princesse de la famille régnante — venue du Caire en compagnie de touristes — et désireuse de se distraire au spectacle des « indigènes». La sœur du roi et ses hôtes américains sont tout aussi incapables de comprendre le discours indigné du *ʿUmdeh* et l'affaire manque de mal tourner. Rentré au Caire l'Inspecteur se rend compte qu'il ne peut faire tenir dans un rapport cette expérience humaine si dense qu'il a réunie en peu de temps, et il démissionne.

L'auteur, qui a abandonné la fonction publique en 1954, a été marqué par son activité de journaliste qui a suivi : le début du récit est enlevé comme un reportage. Mais dès qu'il aborde vraiment son sujet l'écrivain apparaît. Il s'attache à donner vie à ses interlocuteurs au moyen de touches rapides qui éclairent leur caractère, leur personnalité, leur langage aussi. Ses « montagnards» manifestent toujours une réelle présence et il a su ménager quelques minutes de vérité où les entretiens d'homme à homme acquièrent soudain une dramatique intensité.

Cette histoire — en grande partie vécue — a la valeur d'un coup de sonde et aussi d'un cri d'alarme. Il y a peut-être quelque chose de romantique dans cet engouement

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pour des êtres frustres parés de toutes les qualités, mais on sent une recherche passionnée des valeurs profondément humaines, un refus de l'uniformisation qui viendra de la ville dont on se méfie : « Le Caire devint à mes yeux un énorme tas de médiocrité. On n'y trouve pas d'hommes, ni de problèmes, seulement une agitation stupide, un vacarme inepte» (p. 134).

On a l'impression que le ton de ces enquêtes est facilement passionné et la part personnelle de ceux qui les mènent consiste à utiliser les moyens de la littérature pour manifester avec éclat qu'ils ont pris fait et cause pour les êtres qui les ont séduits. Dans le cas précédent on peut juger que le groupe social sur lequel se porte l'attention est finalement réduit, anachronique, menacé de disparaître parce qu'il ne peut s'intégrer dans aucune des grandes catégories existantes [1] — ces hommes qui vivent loin de la ville ne sont pas paysans — mais deux romans : parus à cinq ans d'intervalle, prouvent que le monde immense de la campagne égyptienne peut donner matière à des œuvres passionnantes et passionnées.

Dans « *La terre* » (1954) M. ʿA. R. al-Šarqāwī (né en 1924) nous fait participer à la vie d'un village du Delta, semblable à son Dālātūn natal. D'opinions gauchisantes, il s'attache avant tout à décrire la lutte des paysans contre l'absolutisme du gouvernement Sidqī (vers 1946) soutenu par son « Parti du peuple». On nous montre clairement que la lutte est inégale : en face du Pouvoir tout-puissant et de ses représentants, le village apparaît divisé. Dans ce milieu où l'individualisme est la règle, où la vie est dure, les relations familiales et personnelles complexes — les moyens d'une coalition manquent. Pourtant quand la menace se précise — arrivée d'une équipe chargée de tracer une route agricole qui privera les paysans d'une partie de la terre pour servir les intérêts du pacha local —, les esprits s'émeuvent. Mais la preuve de leur unité manque aux éléments de cette « commune» qui s'ignore. Elle leur est fournie par l'absurde quand ils manquent s'entretuer à la suite d'une diminution du temps d'arrosage imparti au village. En se déchirant ils font le jeu de ceux qui les exploitent. Les pétitions où ils tentent d'exprimer unanimement leurs doléances, s'avérant inefficaces — car les jeux sont truqués — ils ont recours à l'action directe : ils sabotent sur le terrain le projet inique.

[1] M. F. Ganim parle de l'exode des hommes qui vont chercher du travail vers le nord quand la « montagne» les a vaincus et il fait allusion au travail de faussaire en antiquités auquel se livrent certains de ceux qui restent — autre forme de fuite devant le rêve.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'optique de ce livre est politique. Les luttes passées — révolution rurale de 1919, boycott du parti unique aux dernières élections — sont évoqués constamment car certains personnages qui jouent ici un rôle important y ont pris part et aiment à rappeler ces épisodes glorieux où ils ont payé de leur personne. Le dénouement s'en ressent puisque la belle Waṣifa n'épousera ni l'ambigu Moḥammad Efendi — qui sait si bien parler aux femmes — ni le pur héros ʿAbd al Hādī — transposition terrienne de la légendaire figure de ʿAntar —. Elle est dévolue à un homme qui pourrait être son père, étranger au village où il n'arrive qu'à la fin de l'histoire, mais auréolé par son passé de militant éprouvé.

Malgré sa préoccupation — trop constante et trop visible — d'écrire un livre de combat, l'auteur a réussi à camper des personnages pittoresques qui semblent sortis tout droit de leur terroir et d'autant plus attachants qu'ils ne sont jamais simplifiés ; têtus et rusés, méfiants et lyriques, on les voit toujours évoluer avec plaisir dans leur existence dont la monotonie n'est qu'apparente. Certaines longueurs auraient pu être évitées — notamment les paragraphes où est exposé en langue classique le contenu des dialogues en dialecte qui précèdent — mais on admet facilement que l'action progresse à un rythme lent correspondant très bien à la tournure des esprits. Les interminables discussions sur les *maṣṭaba* ne lassent pas car elles précisent un peu plus les caractères, éclairent ou modifient le prestige de chacun de ces jouteurs qui font assaut de finesse et de force, la palme n'allant pas forcément au plus instruit. Les « morceaux de bravoure» (les pétitions, la bagarre pour l'eau, la mise à mal du *ʿUmdah* par les femmes, la réunion suivant la mort du *Šayḫ al-balad*) retiennent l'attention par leur relief et leur humour mais on apprécie également les scènes traitées en demi-teintes où les rêveries d'un adolescent, un *mawwal* qui s'élève mélancoliquement dans la nuit, apparaissent comme des oasis de poésie et de paix.

En écrivant « *Le Péché*» (1959) M. Yusuf Idris (né en 1927) se propose également de nous montrer un village [1] en émoi, mais la politique ne joue aucun rôle dans le déclenchement de l'action. Tout part d'un fait divers : un matin le garde-champêtre découvre au bord du canal, dans une grande plantation de coton, le cadavre d'un nouveau-né étranglé. Le *ma'mūr* (chef de la plantation) essaie de découvrir la femme qui a voulu supprimer la preuve de son « péché». D'emblée il la cherche dans la classe la plus défavorisée des travailleurs du coton : des *tarāḥīl* (saisonniers ambulants)

[1] Qu'il situe dans le nord du Delta.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

appelés aussi *ġarābwa* (étrangers). Car ce crime horrible ne peut avoir pour auteur qu'un de ces *étrangers,* êtres bizarres, ayant leurs habitudes — même culinaires — leur accent — presque leur langue —, qui vivent repliés sur eux-mêmes depuis le moment où des camions les déversent sur le lieu de travail jusqu'au moment où ils s'entassent dans ces camions qui les ramènent dans leur lointaine province. Pourtant le mystère demeure complet jusqu'au moment où la coupable — qui avait travaillé normalement avant et après son accouchement sans que personne ne se doute de rien — s'écroule. Seul le délire précédant sa mort révèle les circonstances de son « péché». Ce drame de la misère est évoqué dans son contexte social et les détails de l'embauche et du labeur de ces forçats sont poignants dans leur sécheresse. En outre l'enquête du *ma'mūr,* même si elle ne mène à rien, nous vaut de découvrir les autres ouvriers de cette usine de la terre : les paysans propriétaires de quelques bêtes, ceux qui ne possèdent que leur pioche, les comptables. Le romancier sait nous intéresser à ces personnages divers au point de sembler parfois perdre de vue son sujet principal. Ce sujet est avant tout l'antagonisme de classe que le calvaire de la pauvre ʿAzīza a pu effacer. Dans sa lutte solitaire contre sa conscience et contre la mort elle s'est montrée si dure, si stoïque qu'elle a provoqué l'admiration de tous les habitants de la plantation. Le mur de mépris et d'ignorance qui entourait les *tarāḥīl* est tombé et des échanges fraternels se sont établis. A la Révolution la plantation a été séquestrée et, si les *tarāḥīl* ne viennent plus, un arbre rappelle l'histoire de ʿAzīza, un arbre miraculeusement jailli du lieu où elle est morte et qui est devenu un but de pèlerinage pour les femmes stériles.

Si, comme on peut le voir, le monde de la campagne a inspiré des œuvres de valeur, il est des romanciers amenés par leurs goûts artistiques, leur origine ou leurs opinions, à donner de la vie paysanne une autre représentation. M. Ṭarwat Abāẓa (né en 1929) par exemple, appartient à une très grande famille terrienne [1] et ses rapports avec la campagne demeurent étroits puisqu'il conserve près de Zagazig quelques terres autour d'une *ʿezba* où il se rend souvent. Un certain nombre de ses romans se rattachent à la campagne. On peut y constater que les problèmes qu'il aborde ne sont ni politiques ni sociaux mais plutôt psychologiques ou familiaux. *Celui qui*

[1] Grande par le nombre, la qualité de certains de leurs ancêtres — ministres, députés, pachas, etc. — ou la célébrité de plusieurs Abāẓa vivants : le poète ʿAziz Abāẓa, un ancien ministre auteur de « mémoires» réédités et complétés en 1958, un professeur au Centre de la Recherche Scientifique, etc.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

voulait fuir son sort pourrait donner une impression contraire puisque ce roman décrit le sursaut de révolte d'un tambourinaire de village qui devient chef d'une bande de voleurs pour fuir l'humiliation de sa condition de mendiant de fait et essaie de rétablir la justice en volant uniquement les riches. Mais cette origine est vite oubliée et ce livre d'action et de violence passerait pour une contribution égyptienne à la Série Noire si l'écrivain racé n'apparaissait constamment (description d'une nuit du Delta, notations psychologiques précises, dialogues adroits et enlevés). Sa langue naturellement châtiée le rapproche de M. Ṭāha Ḥusayn dont il se distingue pourtant par une plus grande sobriété, un contact plus direct avec les êtres et les choses. Il aime que les situations lui donnent le temps de multiplier les remarques qui permettent de cerner un caractère, d'analyser un comportement. Aussi telle discussion théologique sur la valeur d'un *ḥadīṯ* du Prophète entre notables, telle demande d'intercession d'un paysan madré au *ʿUmdah* pour qu'il persuade sa femme de rentrer au foyer constituent des pages d'anthologie. La vie calme, sans intrusion d'événements extérieurs dans le monde familier du village est décidément celle où M. Tarwat Abaza excelle. Ainsi la meilleure partie de *Brouillard* (1965) nous semble être le début où un digne notable qui n'a pas eu d'enfant après plusieurs années de mariage, se voit doté d'une seconde femme ... par sa propre épouse. La situation, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, n'est pas rare, paraît-il. La délicatesse de l'auteur, son sens de la mesure, nous valent des développements qui sonnent juste.

On aimerait voir l'autre grand secteur de la société égyptienne évoqué avec une pareille diversité d'intentions, avec un égal luxe de détails, qui le fasse vivre sous nos yeux. Malheureusement, l'industrialisation de l'Egypte étant un phénomène récent, le monde des ouvriers n'a pas inspiré de roman [1]. Il est pourtant un domaine auquel tout tableau de la littérature réaliste se doit de faire allusion, c'est celui de la femme. Dira-t-on que malgré ses nombreuses représentations littéraires, cet être demeure inconnu bien que la renaissance moderne en Orient lui ait accordé la primauté dans les institutions aussi bien que dans les lettres? Attribuera-t-on cet échec à l'incommunicabilité des deux sexes, les hommes ayant seuls parlé de la femme dans toutes les œuvres signalées jusqu'ici? Accordera-t-on, en conséquence, un préjugé favorable aux femmes qui, depuis quelques années, s'emploient à nous révéler les arcanes de leur sensibilité, la nature réelle de leurs problèmes puisque — si l'on ose

[1] Alors que les nouvelles de Muh. Sidqi lui ont fait une large place.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dire — « nées dans le sérail ... » ? Il n'est évidemment pas facile de répondre et il peut être piquant de constater que les plus expresses réserves sur ce point ont été émises par ... une femme — il est vrai qu'il s'agissait d'une Egyptienne récusant le témoignage d'une Libanaise, d'une dame mûre jugeant de haut les élucubrations d'une jeune personne un peu excitée. Au cours d'un colloque consacré à la littérature arabe contemporaine (Rome, 1960) Mme Bint al-Šāṭi' allant contre l'engouement unanime des participants — masculins — à ses débats, déclarait très limité l'intérêt documentaire du *Je vis* de Mme Laylā Baʿallabakī et parfaitement usurpé le succès rencontré par ce livre. Selon cet éminent écrivain, l'expérience de la romancière libanaise ne pouvait représenter l'état d'esprit de l'orientale de notre époque. Elle pensait, au contraire que nul, mieux que M. Y. al-Sibāʿī, n'avait su donner une représentation littéraire valable de la femme.

Comme on le voit, le terrain est loin d'être sûr. Nous avons pourtant le droit de constater que l'entrée — relativement récente — de femmes dans la carrière des lettres présente ceci de particulier qu'elles ont principalement centré leur analyse sur des personnages féminins.

Mme Bint al-Šāṭi' appartient, avec le Pr. Suhayr al-Qalamāwī [1] à la première génération de ces romancières. Elle a écrit *Le Maître de la ʿezba* vers la fin de la guerre. Elle est censée avoir recueilli les confidences d'une fille-mère victime des sarcasmes de l'opinion publique de son village. Celle-ci s'est ingéniée à attirer sur elle l'attention du Maître pour qui elle n'était d'abord qu'une jeune servante parmi tant d'autres. Après avoir joui de ses charmes pendant des années le Maître l'a mariée à un vieux berger. L'auteur, s'en tenant à son rôle de confidente, s'abstient de tout commentaire, encore que la langue très belle et d'une simplicité élaborée trahisse toujours sa présence. Cependant l'intention morale ne fait aucun doute. Le portrait et les activités du Maître demeurent vagues [2], l'important étant le personnage de la narratrice qui savait ce qui l'attendait, n'a pas marqué la plus petite hésitation et n'a aucun regret, maintenant qu'elle est au ban de la société paysanne. Il est tout à fait

[1] Nous n'avons pas eu la possibilité de prendre connaissance de son roman le plus connu : *Les diables s'amusent,* ses délicieux *Contes de ma grand'mère* ne constituant pas un roman à proprement parler.

[2] Aussi vagues que le personnage de l'ingénieur en hydraulique de *L'appel du Karawān* de Ṭ. Ḥusayn (1934). Ce rapprochement nous semble s'imposer : même vision morale et intérieure du drame ; même fatalité de l'amour, même importance du style, différent chez les deux écrivains mais considéré comme un élément capital pour la création de l'atmosphère.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

normal que cette histoire tragique ne serve pas de prétexte à une leçon de morale mais n'est-il pas dangereux pour les idées qu'on défend, d'étaler la délectation masochiste d'une fille qui s'est perdue, somme toute, parce qu'elle l'a bien voulu? Le système féodal, la déification du Seigneur qui possède la terre et ceux qui y vivent, sont évoqués non comme des institutions anachroniques mais comme un état de fait — jamais mis en cause par les pauvres êtres qui en souffrent.

Si, par pudeur, procédé littéraire ou souci de réalisme, Mme Bint al-Šāṭi' s'efface derrière le spécimen humain qu'elle présente, il est remarquable que les contingences de la vie matérielle comptent également peu pour les autres romancières, même plus jeunes. Pour des raisons différentes d'ailleurs. *Les mémoires d'une femme médecin* (1965) du Dr Nawāl Sa'dāwī et *Les confessions d'une garçonne* de Mme Su'ād Zuhayr passent sur tout ce qui n'est pas l'essentiel conflit de l'homme et de la femme. Depuis la prime jeunesse où leur condition d'être à part, inférieur, promis à une prison à perpétuité leur a été révélée, ces deux héroïnes n'ont de cesse qu'elles prouvent aux hommes leur indépendance, leur supériorité. Finalement malheureuses — justement parce que leur féminité parle en elles — elles doivent convenir que la vie n'est possible que quand elles savent faire taire leurs orgueilleuses préventions et acceptent de sortir de leur farouche solitude pour lier leur sort à un de ces ennemis qu'elles ont pu choisir — assez tard et après des expériences malheureuses —.

Si ces deux livres nous éclairent par des détails très vivants sur les excellentes raisons qu'une femme peut avoir de s'estimer injustement traitée par la nature d'abord puis par l'homme, il y a dans leur ton tendu, dans ce défi constamment lancé à la tradition et à «l'autre» quelque chose de pénible pour le lecteur [1]. On en vient à se demander si les femmes — encore plus soumises à l'homme qu'elles ne le croient — n'héritent pas d'une tradition littéraire dont il est responsable en faisant d'une de leurs semblables le centre de l'univers — cette fois pour crier la vérité ! —

Heureusement Mme Lāṭifa al-Zayyāt a montré, en écrivant « *La porte ouverte* » (1960) qu'une femme était capable de concevoir une héroïne qui mène une existence banale, demeure liée aux êtres et aux choses de son pays, s'affirme sans cesser d'en faire partie. Elle est encore une gamine en 1946 quand la manifestation du 21 février contre le gouvernement Sidqī agite la capitale et bouleverse sa propre famille. Son

[1] Il est juste de constater que le genre des *confessions* ou *mémoires* en est en partie responsable et, à cet égard, on peut penser que, avec plus de brièveté et moins de suprême sérénité, ces dames n'ont pu faire autre chose que riposter à un al-'Aqqād ou à un al-Māzinī.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

frère aîné est blessé. Elle-même voudrait, malgré son jeune âge, participer à l'élan qui dresse tout un peuple. Mais elle comprend une fois pour toutes qu'une fille ne peut exprimer ses opinions comme un garçon : pour s'être jointe à un des cortèges tumultueux, elle reçoit une magistrale correction de son père. Après avoir été «rouée de coups et piétinée comme un paillasson», elle traverse une grave crise. Elle en sort pourtant parce qu'elle est intelligente et courageuse. Simplement, à partir de ce moment, elle sait regarder autour d'elle et enregistre, en femme, les réactions de son entourage à ces profonds bouleversements que connaît l'Egypte. Les différents faits historiques jusqu'à la bataille de Port-Saïd (1956) sont notés avec une sobriété rarement égalée et toujours en rapport avec les personnages qui nous intéressent et qu'on a su nous rendre rapidement familiers. Comme son frère, Laylā est une patriote ardente et rien de plus normal que de la voir s'entraîner au maniement des armes avec quelques étudiantes de la Faculté où elle est entrée, tandis que son frère, avec les groupes francs du Canal, affronte les troupes anglaises. La dure épreuve de Port-Saïd constitue l'épilogue du roman. Laylā a enfin pu faire le coup de feu mais surtout elle trouve dans l'amour d'un camarade de son frère, cette « porte ouverte» vers l'avenir quand de précoces déceptions sentimentales lui avaient fait douter du bonheur.

Il est déjà remarquable que Mme Lāṭifa al-Zayyāt ait su mieux que quiconque — à notre connaissance — faire entrer naturellement l'histoire la plus récente dans une œuvre d'imagination. Mais on lui saura gré surtout de nous avoir montré, sans outrance, l'abîme qui sépare les généreuses théories des hommes concernant l'émancipation des femmes, de leurs réactions quand ils sont directement intéressés.

Histoire récente, société, politique, mœurs : les œuvres dont nous venons de parler apportent sur tous ces sujets des renseignements d'autant plus précieux qu'ils sont souvent le fruit d'une élaboration patiente (chez N. Maḥfūẓ et L. al-Zayyāt notamment) et toujours le reflet d'une expérience directe. Leur lecture est si précieuse pour acquérir la connaissance d'un peuple étonnamment divers et d'une langue très riche — maniée ici par des maîtres qui allient souvent la pureté et la souplesse du classique à la verdeur du dialecte — qu'on en vient à souhaiter en lire beaucoup d'autres.

Mais il faut bien se rendre à l'évidence : une page a été tournée. Le réalisme a perdu tous ses représentants. Si certains (tels MM. al-Šarqāwī et Idris) ont délaissé le roman pour exprimer au théâtre leurs nouvelles conceptions, la plupart ont évolué sans changer de genre littéraire.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

En fait la tendance à dépasser la variété et le pittoresque de la vie pour atteindre aux vérités essentielles est ancienne dans la littérature arabe. Et, même sans remonter très loin, nous avons pu voir qu'un Tawfīq al-Ḥakīm avait fait de l'âme égyptienne le véritable héros d'un de ses romans. M. Yaḥya Haqqī a également écrit deux œuvres dont l'intention symbolique est évidente.

La lampe de 'Umm Hāšim (1944) [1] montre comment un jeune homme ignore sa qualité d'égyptien tant qu'il n'a pas quitté son pays, la renie au bout de quelques années d'études en Europe et finalement l'assume quand il découvre la force des liens qui le rattachent à ses compatriotes. Au lieu d'ouvrir un cabinet luxueux rue Sulaymān Pācha, l'ophtalmologue Ismaʿīl donnera son temps et consacrera sa vie aux pauvres gens du quartier populaire où il est né. Tour à tour amer, violent, désespéré, serein, ce livre semble conclure qu'on ne peut changer d'âme comme on change de vêtement. Dans la pratique, le changement souhaité par les élites doit se faire au contact, mieux, au sein du peuple. Certes celui-ci a été rendu passif, inerte [2], par une longue misère mais il s'acheminera vers le progrès pour peu que ses bergers ne l'abandonnent pas — par souci de leur confort ou parce qu'ils ne se sentent pas concernés.

Avec la Révolution l'espoir est venu et *Assez dormi* (1954) l'exprime de façon allégorique. Dans une suite de tableaux pleins d'humour et d'émotion, la première partie présente la bohème d'un village coupé du reste du monde où le temps ne compte pas, où l'activité est une agitation sporadique sans conviction. Surgit un mystérieux *ustāḏ* qui, avec décision et énergie, prend en mains les destinées de la bourgade : le train y passe désormais, l'urbanisme la transforme, les possibilités d'un travail régulier sont nées ce qui a provoqué la naissance de l'esprit d'entreprise. S'il est vrai que les peuples heureux n'ont pas d'histoire on serait tenté de dire qu'ils n'ont pas non plus de littérature en lisant cette deuxième partie consacrée au réveil. L'élément demeuré inchangé c'est le style, sûr, dépourvu de fioriture, qui recherche le mot juste et fuit l'effet facile.

[1] Longue nouvelle plutôt que roman. Nous nous permettons cependant d'en faire état ici vu son importance.

[2] Nous demeurons en-deçà de la véhémence d'Ismaʿīl retour d'Angleterre quand il juge ses concitoyens.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais de plus en plus « l'égyptianité» tend à céder le pas devant les questions métaphysiques ou morales que se pose l'homme de tous les temps et de tous les pays. *Le porteur d'eau est mort* (1954) de M. Y. AL-SIBAʿI surprend doublement. D'abord cet écrivain fidèle jusqu'à la caricature à un certain style nous présente ici un chef-d'œuvre réaliste où l'existence des petites gens apparaît dans sa truculence et sa bonhommie. Mais on découvre soudain que le propos réel de l'auteur n'est pas là. Le titre ne doit pas être pris dans son sens habituel — finalement burlesque [1] — car l'idée de la mort est bel et bien au centre de ce livre. L'arrivée inopinée, au début, d'un croque-mort égrillard est autre chose qu'un prétexte à des scènes cocasses. Ce personnage qui gagne vite relief et importance a pour rôle de montrer que la terreur instinctive de la mort se dompte quand on se familiarise avec elle. Ainsi une dynastie des porteurs d'eau se convertira en dynastie des croque-morts.

On s'est beaucoup interrogé sur le sens profond du *Voleur et les chiens* (1961) de M. N. MAḤFŪẒ. En sortant de prison un homme découvre qu'il a été trahi par les trois êtres qui lui étaient les plus chers : sa femme, son ami, son mentor ; sa petite fille même le fuit. Assoiffé de vengeance il n'est retenu ni par le *šayḫ ṣūfī* qui savait jadis apaiser son âme, ni par la promesse d'un amour désintéressé, et il devient assassin sans réussir à atteindre ceux qu'il voulait supprimer. Il est finalement traqué par la police et abattu.

En dehors de quelques indications secondaires d'ordre psychologique (force de l'amour paternel, haine tournant à l'idée fixe et à la folie meurtrière) l'intention profonde est ici philosophique. L'Homme est seul : il n'a rien à attendre de la foi (échec du guide spirituel) ou de la science (le mentor a renié les principes qu'il lui avait inculqués) et tous les liens sentimentaux qui le rattachent à ses semblables sont illusoires.

Il est rare de lire une œuvre qui, comme celle-ci, donne l'impression d'une tension maintenue de la première à la dernière ligne. Noire, désespérée, elle est comme crispée autour de l'impossibilité de vivre, du néant de l'existence. Le style descriptif, la luxuriance de la *Trilogie* n'auraient pu convenir à cette agonie sans rémission. Aussi ce livre de dimensions réduites est écrit en phrases brèves, parfois incomplètes avec passage incessant du monologue intérieur à la narration, aux dialogues. Le «voleur» est toujours présent et, à sa suite, nous marquerons une pause parfois dans sa fuite

[1] Il est bien connu que cette phrase est celle que l'on prononce devant un perroquet pour l'amener à « parler».

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

devant la vie pour apercevoir un des « chiens» qui le traquent ou tel vestige du passé mort et, bien vite, la course insensée reprend.

M. Fatḥī Ġānim aboutit à une vision aussi pessimiste de la nature humaine dans *L'homme qui a perdu son ombre* (1962) en utilisant une technique inverse. Au lieu de tout voir par les yeux de son héros il ne lui attribue que le quart de sa tétralogie : l'aveu après trois réquisitoires. Car cette fois ce n'est plus de la victime mais du bourreau qu'il s'agit, d'un « chien» pour reprendre le symbole de Maḥfūẓ. L'épouse, la maîtresse, le mentor qui a trouvé plus fort que lui — sont abandonnés et avilis après avoir servi de tremplin au journaliste sans scrupule qui reconnaît lui-même sa vilenie sans forfanterie, sans regret, sans s'excuser non plus. On dirait qu'il ne peut que constater comme les autres le caractère implacable de ce mouvement perpétuel dont il n'est qu'un rouage.

Le même auteur va plus loin dans la dépersonnalisation, dans l'écartèlement de l'humain avec *L'idiot* (1966). Apparemment il s'agit d'exposer un cas pathologique inexplicable. Cet être anormal (ni sensibilité, ni instinct, ni aptitude d'aucun ordre) apprend à vivre et à penser par pure imitation d'autrui et il parvient à une fonction très honorable dans l'administration. Mais l'occasion est saisie pour réduire les sentiments, la vie, l'activité à une suite d'opérations mécaniques parfaitement incohérentes pour quiconque ignore les règles du comportement social ou les critères de la pensée.

Ce thème de la fondamentale absurdité de la vie est également traité dans un petit roman paru dernièrement [1] : *Puanteur* de M. Sun' Allah Ibrahim. Ici encore un interné (politique?) rendu à la liberté regarde le monde. Dans un style dont la brièveté est quasi télégraphique on nous présente un kaléidoscope d'images décousues qui défile devant ce témoin apparemment venu d'un autre monde. Les êtres qu'il a connus jadis apparaissent dénués de toute valeur à ses yeux ennuyés, se résumant en une collection de gestes, d'attitudes sur lesquels son attention se trouve instinctivement polarisée. Dans cette existence morne le seul fil conducteur est mécanique lui aussi : acheter tous les journaux chaque jour (pour quoi faire?), revenir à heure fixe au domicile chaque jour pour signer la feuille de contrôle qui lui est présentée par un policier.

[1] Après avoir fait l'objet d'un tirage limité à quelques dizaines d'exemplaires distribués dans les milieux littéraires du Caire, il a été interdit pour l'immoralité et l'obscénité de certaines descriptions. Nous remercions ici M. Y. Ḥaqqī de nous avoir permis de le consulter.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

*
* *

En terminant cette étude, on craint d'avoir été trop long sans avoir été exhaustif. Bien d'autres auteurs auraient été dignes d'y trouver place et ceux qui ont été signalés l'ont été de façon insuffisamment nuancée. Nous souhaitons seulement avoir esquissé un tableau général du roman égyptien depuis ses origines — indiquées dans l'introduction — jusqu'à l'époque actuelle.

On remarquera que, ramassée en une période moins longue, la courbe de son évolution est parallèle à celle de son « père adopté» européen. Cependant il faut se méfier d'une simplification qui peut être tentante. A aucun des moments que nous avons essayé de caractériser par une expression commode on ne se trouve en présence d'un reflet pur et simple du modèle européen. L'état actuel de la question est particulièrement significatif à cet égard. Si l'on voit se dessiner une tendance vers l'absurde elle ne saurait venir de la lassitude qu'engendre une littérature trop souvent ressassée — car on s'est efforcé de montrer que le réalisme romanesque n'a produit qu'un nombre limité d'œuvres de premier plan. Elle semble plutôt due, cette tendance, à une réaction de fuite.

La complexité de l'organisation sociale est telle, la diversité des types humains si grande, le problème de la diglossie si obsédant, que l'écrivain craint ou de se répéter ou de tomber dans l'erreur. On se rappelle le patient pèlerinage aux sources d'un Nağīb Maḥfūẓ, la révélatrice inquiétude du cairote appelé à vivre hors de la capitale. Ajoutons-y le cas, encore plus significatif, que présente *Le menteur* (1965) de M. Ṣāliḥ Mursī où un écrivain, las de fréquenter les milieux littéraires — où il se sent prisonnier — décide une folle aventure : jouer au garçon de café dans une ruelle située près de la Citadelle !

D'où peut-être ce désir de rechercher l'homme essentiel — au risque de le disséquer en ses éléments les plus affligeants — ou, comme M. Muṣṭafā Maḥmūd (né en 1921) de rêver sur la transmission de pensée (*L'araignée,* 1965) ou s'évader dans les mystères de l'âme seconde (*La sortie du cercueil,* 1966).

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ERRATA ET CORRIGENDA

p. 100 ligne 22 — au lieu de : 1940, lire : 1939.
p. 102 note 2 — ajouter : « et d'une autre sur T. al Hakim ».
p. 103 note 1 — lire : pp. 57-58.
p. 104 ligne 9 — au lieu de : « l'affaire de Port Saïd en 1956 », lire : « la séparation de l'Egypte et de la Syrie ».
note 2 — au lieu de : « *al Qiṣṣa* », lire : « *al Adab* ».
p. 107 ligne 15 — au lieu de : second, lire : troisième.
p. 109 ligne 15 — au lieu de : 1924, lire : 1920.
p. 111 ligne 26 — au lieu de : 1929, lire : 1927.
p. 111 note 1 — au lieu de : « ancien ministre », lire : « ancien député ».
p. 119 ligne 25 — au lieu de : 1921, lire : 1931.

AnIsl 7 (1967), p. 97-119 Charles Vial
Le roman égyptien depuis la seconde guerre mondiale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net